

Nouveauté de la psychophénoménologie

-

Pierre-André DUPUIS
(publié dans Expliciter n°32)

Dans sa tentative de dresser un tableau général de la philosophie contemporaine en France, Eric Alliez met en évidence non seulement la persistance d'une double polarisation, qui peut se marquer à l'intérieur d'une même œuvre, entre philosophie analytique et phénoménologie, mais aussi celle d'une tension, irréductible à la première et insistante notamment depuis l'après-guerre, « entre **possibilité et impossibilité de la phénoménologie** » elle-même^[1].

Certes, les objections de fond adressées à la phénoménologie ont pu être au moins en partie surmontées grâce aux ressources qu'elle a pu trouver dans le renouvellement, l'approfondissement, l'élargissement de ses idées directrices ainsi que des domaines qu'elle a commencé d'explorer. Mais il me semble que la psycho phénoménologie, au sens de Pierre Vermersch, dans sa proximité et sa différence avec la phénoménologie, en raison de la singularité de sa démarche et de ce sur quoi elle insiste, permet d'apporter certains éléments nouveaux à quelques débats essentiels et, surtout, d'en déplacer le cadre.

Je prendrai ici seulement deux exemples, mais ils concernent deux questions «stratégiques », en relation avec le statut épistémologique de la phénoménologie.

1) Le débat entre philosophie de la conscience et philosophie du concept

A la fin d'un texte posthume, **Sur la logique et la théorie de la science**, Jean Cavailles affirme que c'est seulement à partir d'une « philosophie du concept », et non pas d'une « philosophie de la conscience » fondée en dernier ressort sur l'évidence, que peut se constituer une doctrine de la science. Cette distinction sera corroborée par Canguilhem dans ses travaux sur **La formation du concept de réflexe aux XVIIème et XVIIIème siècles**, ainsi que ses **Etudes d'histoire et de philosophie des sciences**. Elle sera ensuite reprise par les disciples d'Althusser dans le cadre de ce qu'ils appelaient « la philosophie pour scientifiques », à la fin des années 60 et au début des années 70. **Les Idéalisés mathématiques** de Jean- Toussaint Desanti peuvent aussi être considérées d'une certaine façon comme la poursuite du travail de Jean Cavailles.

Ceux qui soutiennent que la science ne peut se comprendre dans sa consistance interne qu'à partir d'une philosophie du concept insistent beaucoup sur la rationalité de ses enchaînements démonstratifs internes, et sur le fait que, cette rationalité, une conscience transcendante n'est jamais capable de la constituer.

L'aperception transcendante ne peut rendre compte des enchaînements relevant du « système démonstratif » d'une science. La « nécessité génératrice » qui rend

^[1] Eric Alliez, De l'impossibilité de la phénoménologie. Sur la philosophie française contemporaine, Paris, Vrin, 1995, p.12.

compte de son développement n'est pas garantie par les « visées d'essences » effectuées par le Je transcendantal, mais par des opérations singulières qui, dans le « texte » de la science, procèdent à partir de gestes déjà accomplis par « approfondissements et ratures ». Comme le dira Canguilhem, « les sciences sont des discours critiques et progressifs pour la détermination de ce qui, dans l'expérience, doit être tenu pour réel »^{2[2]}. L'histoire effective de la science est irréductible à la juridiction d'une philosophie de la conscience qui ne peut se la subordonner. Husserl, selon Cavailles, ne peut rendre compte du progrès réel de la science au cours de son histoire, c'est-à-dire de la transformation de son paysage au fur et à mesure de sa marche en avant.

La présence et la transformation des **concepts**, dans la diachronie de l'histoire d'une science, attestent la permanence et la transformation de **problèmes**. C'est pourquoi, pour Canguilhem, la filiation des concepts est beaucoup plus importante que l'enchaînement des **théories** : « Au lieu de se demander quel est l'auteur dont la théorie du mouvement involontaire préfigure la théorie du réflexe au cours du XIX^{ème} siècle, on est plutôt porté à se demander ce que doit enfermer une théorie du mouvement musculaire et de l'action des nerfs pour qu'une notion, comme celle de mouvement réflexe, recouvrant l'assimilation d'un phénomène biologique à un phénomène optique, y trouve un sens de vérité, c'est-à-dire d'abord un sens de cohérence logique avec d'autres concepts »^{3[3]}. Contrairement à ce qui semble « évident », le concept de réflexe n'est pas apparu dans le champ de la théorie physiologique mécaniste de Descartes (car, pour lui, le mouvement va seulement du cerveau vers le muscle, et jamais dans l'autre sens), mais dans une théorie vitaliste qui assimilait la vie à la lumière, et pouvait ainsi concevoir un mouvement de « réflexion ». Les concepts doivent toujours être mis en relation avec des **problèmes formulables**, et d'autres **concepts** qui ne sont pas nécessairement présents dans la **théorie** où problèmes et concepts sont à un moment donné « enveloppés ». L'objectivité à laquelle parvient une science se construit donc historiquement dans le champ de cette science elle-même, tandis que l'histoire des sciences, elle, montre comment une science s'y est prise pour poser des problèmes et pour élaborer les concepts qui visent à les formuler puis les résoudre : « L'objet en histoire des sciences, n'a rien de commun avec l'objet de la science (...). L'objet du discours historique est, en effet, l'historicité du discours scientifique, en tant que cette historicité représente l'effectuation d'un projet intériorité normé, mais traversée d'accidents, retardée ou détournée par des obstacles, interrompue de crises, c'est-à-dire de moments de jugement et de vérité »^{4[4]}. Mais si la science est ainsi « le laboratoire de l'épistémologie », c'est l'épistémologie, non la conscience transcendante, « qui est appelée à fournir à l'histoire le principe d'un jugement »^{5[5]}.

Et pourtant... Même pour Jean Cavailles, l'abstraction mathématique se constitue par une série de « gestes » effectués sur des gestes effectués eux-mêmes sur d'autres gestes, mais qui renvoient rétrospectivement à la transformation d'un sensible primitif situé dans le « monde vivant ». Dans **Les Idéalités mathématiques**, Jean-Toussaint Desanti montre que, même s'il existe une autonomie de la structure conceptuelle d'un domaine scientifique qui a son ordre propre, derrière l'« espace plat » où objets, relations, opérations, signes, peuvent être retenus comme texte explicite, se déploie l'« espace épais » où s'enchaînent les gestes producteurs (ici des mathématiques elles-mêmes)^{6[6]}. La « crise des sciences européennes », comme l'a nommée Husserl, vient de ce qu'a été « oublié » tout ce travail de sens générateur, qui disparaît sous le corpus scientifique des propositions. Certes, l'« effet de champ » n'est pas produit par la conscience, mais par le système des médiations et des connexions existant entre les « idéalités » mathématiques.

^{2[2]} Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2^{ème} éd. 1970, p.17.

^{3[3]} Georges Canguilhem, *La formation du concept de réflexe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1955, p.6.

^{4[4]} Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2^{ème} éd. 1970, p.17.

^{5[5]} Georges Canguilhem, *ib.*, p.12-13.

^{6[6]} Jean-Toussaint Desanti, *Les Idéalités mathématiques. Recherches épistémologiques sur le développement de la théorie des fonctions de variables réelles*, Paris, Seuil, 1968, p. VI.

Cependant le « champ de conscience » est ce à partir de quoi peut être maintenue, puis réactivée et réeffectuée, la production de significations mathématiques qui ne dépendent pas de lui mais ne lui sont pourtant pas incommensurables ^{7[7]}.

Jusqu'à un certain point, l'épistémologue peut donc parler la langue de la phénoménologie : D'une part lorsque, se tenant à l'orée du passage de l'implicite à l'explicite, il réactive « le système des traces mobiles » laissées par le jeu du travail intrathéorique et « renouvelle l'enchaînement des gestes mathématiques » ; d'autre part lorsque, à rebours, les opérations effectuées dans un horizon d'idéalité renvoient par boucles à ce qui a déjà été opéré, pour le remettre en mouvement : « Ce qui est disponible (...) est cible d'un mode de renvoi pour ce qui est opérable explicitement au niveau le plus abstrait. Et du fait qu'il soit cible de renvoi, il réexerce la fonction de source de renvoi vers le champ d'idéalités »^{8[8]}. Toutefois, jamais « ces boucles de renvoi » n'atteignent de couche primordiale. Le sujet transcendantal est, en quelque sorte, « mis en abyme ». Il est tout à fait remarquable que, pour Desanti, la consistance des effectuations de la pensée ne tiennent finalement qu'à la densité de « **renvois signitifs** », qui en caractérisent à la fois les mouvements de reprise et d'inventivité.

Or, ce que suggère l'admirable travail de Maryse Maurel, « Derrière la droite, l'hyperplan » ^{9[9]}, qui considère la relation au champ des mathématiques dans le mouvement même de l'apprentissage, c'est que, si aux mathématiques correspond bien un registre symbolique spécifique, un domaine d'expérience intellectuelle qui a besoin qu'on en réactive le sens, cette réactivation s'effectue de deux façons complémentaires : par un **remplissement intuitif** des opérations fondamentales qui lui-même peut s'étayer sur la sensorialité corporelle (gestes, déplacement du corps, etc...), et par la mise en relation des **traces** des opérations déjà réalisées avec ce qui est présenté dans l'**écriture actuelle** (liée au problème mathématique auquel on a affaire maintenant). Il y a donc à la fois **présence** (remplissement intuitif au sens de Husserl), **écriture réactivée**, et **création d'un nouveau « texte »** intégrant dans son épaisseur le rapport au texte passé. À ces conditions, la **certitude** épistémologique peut s'adjoindre à l'**évidence** pour la conscience, et cela dans un chiasme absolument remarquable : « Certains ont rencontré l'évidence et vu l'importance de la certitude avant la formulation de la démonstration » ^{10[10]} (ici, c'est l'évidence qui est « rencontrée », et la certitude qui est « vue »). Sans qu'on ait besoin de recourir à une **constitution** transcendantale de la conscience ou qu'elle soit supposée comme fondement originaire, sans qu'on use d'aucune dialectique totalisante, **le point de vue en première personne n'est pas perdu**, alors qu'il tend à s'abolir dans le jeu de renvois seulement « signitifs ». La conscience n'est pas le lieu de l'**évidence**, mais plutôt celui de la **mise en évidence** ^{11[11]}, véritable travail entre ce qui est d'ordre « signitif » et ce qui est d'ordre « intuitif ».

Pierre Vermersch a montré qu'une des conséquences de la critique du psychologisme chez Frege et Husserl était d'obliger à distinguer la propriété des produits de la pensée des propriétés de l'activité de la pensée elle-même : « **Les pensées une fois nées, une fois exprimées, écrites, sont étrangères dans leurs propriétés à l'activité de**

^{7[7]} Jean -Toussaint Desanti, ib. p. 236.

^{8[8]} Jean-Toussaint Desanti, « Jean Toussaint Desanti le flambeur socratique. Propos recueillis par Jean-Paul Dollé », *Le Magazine littéraire*, 381, nov. 1999, p. 102.

^{9[9]} Maryse Maurel, « Derrière la droite, l'hyperplan », *Expliciter*, 28, janvier 1999, p. 33-50.

^{10[10]} Maryse Maurel, ib., p.48.

^{11[11]} Sur la distinction entre « évidence » et « mise en évidence », on peut rapprocher les formulations de la p.39 (« évidence ») et de la p. 42 (« mise en évidence »). Cette distinction rend compte du passage de l'évidence « apodictique » à l'évidence « catégorique », ainsi que de la différence entre l'affirmation « logique » (« ce n'est pas contradictoire ») et l'affirmation « épistémique » (« ça ne peut pas être autrement ») : ces deux affirmations, qui ne sont pas de même nature, marquent ici l'irréductibilité des mathématiques à la logique (ce n'est pas parce que ce n'est pas contradictoire – affirmation logique – que ça ne peut pas être autrement – affirmation mathématique).

penser »^{12[12]}. Husserl permet donc de comprendre que les « idéalités mathématiques » sont détachables de l'activité de pensée des individus. Mais il faut aller plus loin, jusqu'à les détacher de l'activité d'une conscience transcendantale en tant que fondatrice. Dans l'article suit alors immédiatement cette affirmation si étonnante : « Cela a l'avantage de faire clairement apercevoir que la pensée n'a pas de forme propre. Qu'elle peut se prêter à n'importe quels jeux de règles, à n'importe quels jeux tout court. Qu'elle peut contenir, accueillir n'importe quelle forme d'activité relevant de l'esprit »^{13[13]}. Je la comprends ainsi : on peut faire jouer à la pensée beaucoup de « jeux » (au sens wittgensteinien du terme), mais cela ne signifie aucunement que la pensée soit indifférente à ces jeux. Elle y est au contraire « présente » à chaque fois spécifiquement mais il faut, en même temps, que le jeu soit « consistant » selon son type propre de consistance.

Ne peut-on pas, alors, supposer qu'il arrive que l'on puisse sortir du « dilemme » husserlien où, à partir d'un exemple impur et mixte, à la fois intuitif et signitif, l'orientation vers ce qui est de plus en plus intuitif et l'orientation vers ce qui est de plus en plus signitif sont antagonistes^{14[14]}? L'appréhension conceptuelle pourrait ne pas être débarrassée de tout contenu intuitif, évocatif, si la **présence** ne s'abolissait pas complètement en **représentation**, si ce qui est de plus en plus intuitif restait immanent à ce qui est de plus en plus signitif, bref si l'élaboration intellectuelle elle-même restait « habitée », quoique « certaines modalités ou dimensions de la présence à l'expérience première se trouvent nécessairement « suspendues » (au sens de la phénoménologie) »^{15[15]}. Plus fondamentalement encore, la pensée ne peut-elle pas être **présente même à ce qui n'est pas évident**, à ce qui reste « concrétion » partiellement obscure, tandis que, selon les indications du philosophe le moins idéaliste qui soit, l'esprit découvre alors qu'il est plus élevé que la lumière^{16[16]} ?

-

2) Le problème de l' « idéalisme » de la phénoménologie

Paul Ricoeur a proposé de distinguer, dans la phénoménologie, la « méthode de description essentielle des articulations fondamentales de l'expérience (perceptive, imaginative, intellectuelle, volitive, axiologique, etc.) » et la prétention à l' « auto-fondation radicale dans la clarté intellectuelle la plus entière »^{17[17]}. Le « retour aux choses mêmes » est ainsi un retour aux sources de l'évidence dans laquelle les choses nous sont données lorsque la réduction dégage de l'attitude naturelle l'intuitivité, et que l' « empire du sens, ainsi libéré de toute question factuelle », se trouve alors établi à partir de l'activité pure du Je transcendantal. On peut appeler « idéaliste » la position selon laquelle il existe une équivalence entre se rejoindre soi-même dans la transparence de l'évidence, coïncider avec soi dans un savoir qui ne relève que de lui-même, et reconnaître dans le Je transcendantal la source autofondatrice du sens. C'est ce qui fait désigner par Derrida la phénoménologie comme « métaphysique de la présence dans la forme de l'idéalité »^{18[18]}. La position

^{12[12]} Pierre Vermersch, « Introspection expérimentale et phénoménologie », Expliciter, 26, septembre 1998, p. 24.

^{13[13]} Pierre Vermersch, *ib.*, p. 24.

^{14[14]} Sur cet antagonisme, cf., à partir du § 70 des Ideen I, le tableau de Pierre Vermersch dans « Etudes psychophénoménologique d'un vécu émotionnel. Husserl et la méthode des exemples », Expliciter, 22, décembre 1997, p.22.

^{15[15]} Pierre-André Dupuis, « Réfléchissement, réflexion et surréflexion dans le registre de l'expérientiel », Expliciter, 22, décembre 1997, p. 22.

^{16[16]} Soeren Kierkegaard, L'alternative, II, trad. Paul Henri Tisseau et Else-Marie Tisseau, Œuvres complètes, 4, Paris, Orante, 1970, p. 232 ssq.

^{17[17]} Paul Ricoeur, Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II, Paris, Seuil, 1986, p. 26.

^{18[18]} Jacques Derrida, La voix et le phénomène, Paris, PUF, 1967.

idéaliste s'exprime dans « la thèse phénoménologique de **l'identité dans la conscience transcendante de l'intention constitutive et de l'intention cognitive** »^{19[19]}.

« Et pourtant, ajoute Ricoeur, la phénoménologie, dans son exercice effectif, et non plus dans la théorisation qu'elle s'applique à elle-même et à ses prétentions ultimes, marque déjà l'éloignement plus que la réalisation du rêve d'une telle fondation radicale dans la transparence du sujet à lui-même »^{20[20]}. Déjà la notion même d'intentionnalité indique « le primat de la conscience de **quelque chose** sur la conscience de soi. Mais cette définition de l'intentionnalité est encore triviale. En son sens rigoureux, l'intentionnalité signifie que l'**acte** de viser quelque chose ne s'atteint lui-même qu'à travers l'unité identifiable et ré-identifiable du **sens** visé – ce que Husserl appelle le « noème » ou corrélat intentionnel de la visée « noétique ». En outre, sur ce noème, se dépose en couches superposées, le résultat des activités synthétiques que Husserl dénomme « constitution » (constitution de la chose, constitution de l'espace, constitution du temps, etc...). Or, le travail concret de la phénoménologie – en particulier dans les études consacrées à la constitution de la « chose » - révèle, par voie régressive, des couches toujours plus fondamentales où les synthèses actives renvoient sans cesse à des synthèses passives toujours plus radicales. La phénoménologie est ainsi prise dans un mouvement infini de « questions à rebours », dans lequel son projet d'auto-formation radicale s'évanouit. Même les derniers travaux consacrés au **monde-de-la-vie** désignent sous ce terme un horizon d'immédiateté à jamais hors d'atteinte. La **Lebenswelt** n'est jamais donnée et toujours présumée. C'est le paradis perdu de la phénoménologie. C'est dans ce sens que la phénoménologie a subverti sa propre idée directrice en essayant de la réaliser. C'est ce qui fait la grandeur tragique de l'œuvre de Husserl »^{21[21]}.

Merleau-Ponty reconnaîtra dans la « chair » le lieu même de toutes les « synthèses passives » ou de la « donation incarnée » : « Ce qui fait le poids, l'épaisseur, la chair de chaque couleur, de chaque son, de chaque texture tactile, du présent et du monde, c'est que celui qui les saisit se sent émerger d'eux par une sorte d'enroulement ou de redoublement, foncièrement homogène à eux, qu'il est le sensible même venant à soi, et qu'en retour le sensible est à ses yeux comme son double ou une extension de sa chair »^{22[22]}. La philosophie constituante reconnaît ainsi son appartenance à un monde préconstitué. Il y a dans l'apparaître quelque chose que « je » ne constitue pas, qui « déborde » la corrélation entre noème et noèse et s'y dérobe, de même qu'« être regardé » déjoue l'emprise de mon propre regard, ou que le mouvement d'autrui vers moi, dans sa dimension éthique^{23[23]}, n'est pas subordonné au régime de la représentation dans lequel se situe encore le « transfert analogique », qui est l'apport essentiel de la notion d'« appréhension » dans la cinquième **Méditation cartésienne** de Husserl^{24[24]}. La « chair » est le seul site de réponse possible à la question : « Qui suis-je, lorsque je suis de telle sorte, que personne ne puisse prendre ma place et que je ne puisse plus prendre la place d'un autre? »^{25[25]}, en même temps que, puissance d'être affectée et exposée, elle définit le rapport que j'entretiens avec le monde dans sa globalité, ainsi qu'avec tous les « événements » qui arrivent dans le monde. En elle « l'ipséité et l'extériorité se croisent et se renforcent »^{26[26]}.

La psycho phénoménologie, précisément parce qu'elle s'attache à la singularité de l'expérience et aux exemples à chaque fois spécifiés, ne rencontre aucune difficulté, bien au contraire, à reconnaître « qu'une démarche phénoménologique, tout en se faisant en première personne, ne relève absolument pas d'une immédiateté »^{27[27]}. D'autre

^{19[19]} Jean-Claude Piguët, La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme, Neuchâtel, La Baconnière, 1975, 5531.

^{20[20]} Paul Ricoeur, *ib.*, p.26.

^{21[21]} Paul Ricoeur, *ib.*, p.26-27.

^{22[22]} Maurice Merleau-Ponty, Le visible et L'invisible, Paris, Gallimard, 1964, p.153.

^{23[23]} Emmanuel Lévinas, Totalité et Infini, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.

^{24[24]} Paul Ricoeur, Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, 1990, p.384 -388.

^{25[25]} Jean Luc Marion, « Le paradoxe de la personne », Etudes, 3914, oct.1999, p.354.

^{26[26]} Jean Luc Marion, *ib.*, p.358.

^{27[27]} Pierre Vermersch, « Etude psychophénoménologique d'un vécu émotionnel. Husserl et la méthode des

part, le privilège méthodologique et épistémologique du point de vue en première personne n'implique pas de métaphysique du privilège ontologique de la première personne : il n'y a aucune « mise en détention » métaphysique de la psycho phénoménologie. Mais il faut aller plus loin, car l'originalité de son approche est tout autre. La subordination marquée chez Heidegger de la relation sujet-objet, dont Husserl reste tributaire, à l'attestation de notre appartenance au monde, c'est-à-dire à un lien ontologique plus fondamental que toute relation de connaissance, est aussi ce qui entraîne l'abandon, dès **Etre et temps**, du point de vue en première personne ^{28[28]}. La phénoménologie husserlienne est toujours dans le risque de perdre de vue l'enracinement originaire de l'activité de connaissance dans le fond d'existence prédonnée où « comprendre » est indissociable du sens ontologique que l'on doit reconnaître à la préséance de l'« être-au-monde », tandis que, de l'autre côté, l'« anthropologie fondamentale » au sens de Heidegger perd le point de vue en première personne.

Or, comme le montre particulièrement bien l'« étude psycho phénoménologique d'un vécu émotionnel », **ce point de vue en première personne peut être conservé même lorsque l'on aborde des domaines d'expérience qui ne sont pas circonscrits par des actes cognitifs**. Alors que les problèmes théoriques présentés comme perspectives de recherche donnant sens à l'usage de l'entretien d'explicitation se sont d'abord situés, dans le cadre d'une approche de la « pensée privée », comme relevant d'une « étude du fonctionnement de la cognition du point de vue subjectif » ^{29[29]}, c'est un nouveau pas qui est franchi lorsque l'étude de l'émotion s'ouvre sur la question des rapports entre l'émotion et les actes cognitifs eux-mêmes et, **tout en gardant le point de vue en première personne**, sur « les autres dimensions de mon existence : corporéité physique, énergétique, sensuelle, identité, rapport à l'autre, activité cognitive, rapport au travail avec soi et sur soi » ^{30[30]}. De même, ce que l'étude de l'émotion découvre, c'est, au cœur même de l'émotion, une « appréciation du monde (...) qui ressemble fortement à un jugement en acte, non conceptuel » ^{31[31]}, c'est-à-dire d'un autre ordre que les « connaissances en acte » ou les « savoir-faire en acte » auxquels correspondraient les dimensions implicites de l'action ^{32[32]}.

Sur le plan épistémologique, l'expression « aller aux choses même » n'a donc pas du tout le même sens selon qu'elle désigne la visée des essences ou la clarification d'exemples singuliers, vécus en première personne. Gérard Lebrun a esquissé la description de l'univers sémantique allemand de l'exemple ^{33[33]}, que l'on peut prolonger un peu : **Urbild** (image originaire qui restreint la divagation de l'homme capable de Bildung, - d'éducation et de culture), **Vorbild** (forme canonique présente à l'homme de métier), **Muster** (« patron » ou norme à imiter), **Modell** (modèle objectif à copier), **Exempel** (pierre de touche qui montre qu'une règle est praticable), **Beispiel** (particulier considéré comme cas du général, ou approximation de ce que l'on peut considérer comme général), **Paradigma** (figure type sur laquelle on peut se régler)... Dans la plupart des cas, le recours à l'exemple est pédagogique ou rhétorique.

Or le rapport à l'exemple est tout différent selon qu'on l'utilise dans le but d'illustrer et de convaincre, ou qu'on le considère comme matériau en lui-même, dans le cadre méthodologique d'une « approche du singulier » ^{34[34]}. Pierre Vermersch a montré comment la construction de « catégories descriptives » à partir de ce qu'une personne décrit

exemples », Expliciter, 31, sept 99, p.7.

^{28[28]} Martin Heidegger, Etre et Temps, trad. François Veizin, Paris, Gallimard, 1986.

^{29[29]} Pierre Vermersch, L'entretien d'explicitation, Paris, E.S.F., 1994, p.176.

^{30[30]} Pierre Vermersch, « Etude psychophénoménologique d'un vécu émotionnel. Husserl et la méthode des exemples », Expliciter, 31, sept 99, p.18.

^{31[31]} Pierre Vermersch, *ib.*, p.16.

^{32[32]} Pierre Vermersch, L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue, Paris, E.S.F., 1994, p.18.

^{33[33]} Gérard Lebrun, Kant et la fin de la métaphysique, Paris, Armand Colin, 1970, p. 346-349.

^{34[34]} Pierre Vermersch, « Approche du singulier », Expliciter, 30, mai 1999, p.1-8.

dans ses mots ^{35[35]} permettrait de penser une articulation entre singulier et universel d'un autre ordre que celle du particulier et du général ^{36[36]}. Mais à cela il convient d'ajouter que la démarche psycho phénoménologique se corrobore aussi de validations externes : recoupement avec d'autres séries de données indépendantes, structures d'ordre de type anthropologique comme dans l'analyse des couches sous-jacentes à la plainte ou dans celle de la sidération, mise en relation de l'étude des émotions et des activités cognitives avec les autres dimensions de l'existence ^{37[37]}, etc. Ne pourrait-on pas dire, en somme que ces corroborations externes accroissent la consistance « signitive » de la psycho phénoménologie, mais sans que soit perdue la position en première personne, celle à partir de laquelle s'exerce l'intuition ou encore l'écoute, surtout lorsqu'elle découvre en elle la joie de s'ajuster au langage irrésistible et inépuisable de la vérité ?

Références

- ALLIEZ Eric, De l'impossibilité de la phénoménologie. Sur la philosophie française contemporaine, Paris, Vrin, 1995.
- CANGUILHEM Georges, La formation du concept de réflexe aux XVIIe et XVIIIe siècles, Paris, PUF 1955.
- CANGUILHEM Georges, Etudes d'histoire et de philosophie des sciences, Paris, Vrin, 2^{ème} éd. 1970.
- CAVAILLES Jean, Sur la logique et la théorie de la science, Paris, Vrin, 1976.
- DERRIDA Jacques, La voix et le phénomène, Paris, PUF, 1967.
- DESANTI Jean-Toussaint, Les Idéalités mathématiques. Recherches épistémologiques sur le développement de la théorie des fonctions de variables réelles, Paris, Seuil, 1968.
- DESANTI Jean-Toussaint, « Jean Toussaint Desanti le flambeur socratique. Propos recueillis par Jean-Paul Dollé », Le Magazine littéraire, 381, Nov. 1999, p 98-103.
- DUPUIS Pierre-André, « Réfléchissement, réflexion et surréflexion dans le registre de l'expérientiel », Expliciter, 22, décembre 1997, p. 22-23.
- FICHANT Michel, PECHEUX Michel, Sur l'histoire des sciences, Paris, Maspéro, 1969.
- HEIDEGGER Martin, Etre et Temps, trad. François Veizin, Paris, Gallimard, 1986.
- KIERKEGAARD Soeren, L'alternative, II, trad. Paul Henri Tisseau et Else-Marie Tisseau, Œuvres complètes, 4, Paris, Orante, 1970.
- LEBRUN Gérard, Kant et la fin de la métaphysique, Paris, Armand Colin, 1970.
- LECOURT Dominique, Pour une critique de l'épistémologie, Paris, Maspéro, 1970.
- LÉVINAS Emmanuel, Totalité et Infini, La Haye, Martinus Nijhoff, 1974.
- MAUREL Maryse, « Derrière la droite, l'hyperplan », Expliciter, 28, janvier 1999, p.33-50.
- MERLEAU-PONTY Maurice, Le visible et l'invisible, Paris, Gallimard, 1964.
- PIGUET JEAN-Claude, La connaissance de l'individuel et la logique du réalisme, Neuchâtel, La Baconnière, 1975.
- RICOEUR Paul, Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II, Paris, Seuil 1986.
- RICOEUR Paul, Soi-même comme un autre, Paris, Seuil, 1990.
- VERMERSCH Pierre, L'entretien d'explicitation en formation initiale et en formation continue, Paris, E.S.F., 1994.
- VERMERSCH Pierre, « Husserl et l'attention », Expliciter, 24, Mars 1998, p.7-24.
- VERMERSCH Pierre, « Introspection expérimentale et phénoménologie », Expliciter, 26, sept. 1998, p. 21-26.
- VERMERSCH Pierre, « Approche du singulier », Expliciter, 30, mai 1999, p.1-8.
- VERMERSCH Pierre, « Etude psychophénoménologique d'un vécu émotionnel. Husserl et la méthode des exemples », Expliciter, 31, sept 99, p.3-23.

^{35[35]} Pierre Vermersch, « Husserl et l'attention », Expliciter, 24, mars 1998, p.27.

^{36[36]} Pierre Vermersch, « Approche du singulier », Expliciter, 30, mai 1999, p.3.

^{37[37]} Pierre Vermersch, « Etude psychophénoménologique d'un vécu émotionnel. Husserl et la méthode des exemples », Expliciter, 31, sept 1999, p14,16,18.